

LABORES de la PEAU
et **TIGES du SANG**
SPECIALITES
RENOMMEES
Laboratoires scientifiques
de la
PHARM. DU TRICRON
ROUBAIX
Docteur VERHAEGHE
Remède, tous les jours
Non alcoolisé

Toujours au service
de PROGRES, de
PALAS
DE LA CHAUSSURE
vous offre la Gamme
complète des
Dernières créations
à des prix imbattables
AU SOLDEUR
33, rue Pierre-Motte, 33
ROUBAIX

LE CENTENAIRE DE L'INDEPENDANCE DE LA BELGIQUE

La première explosion

XIV.
25 août 1830. Jour de l'anniversaire du Roi. Lampions et drapeaux sont prêts. Il pleut. Circumstances heureuses pour les autorités qui remettent à plus tard les illuminations; ainsi, au cas où la population bondirait les fêtes publiques, rien ne se remarquerait. La Monnaie a inscrit pour ce soir-là, à son programme, un opéra qui sent la poudre: *La Muette de Portici*, d'Auber. Est-ce voulu? Est-ce une coïncidence? Bruxelles ne s'y trompe pas. Il ira, en foule, acclamer l'œuvre où l'on représente la révolte des Napolitains contre l'Espagne. Les autorités ont, elles-mêmes, été frappées de l'étrangeté de ce choix, le jour d'une fête royale et dans une atmosphère populaire fortement surrédictée. Elles prévoient des manifestations. Interdire la représentation, n'est-ce point reconnaître qu'elle la craignent? Elles prendront donc des mesures qui, par la suite, apparaîtront anodines. Sorte d'occupation invisible!

Dans Bruxelles, cependant, le désir de profiter de la représentation pour crier: « A bas Van Meenen » et chanter *La Marseillaise* anime le public en masse au théâtre, cependant qu'aux alentours la foule se presse, curieuse de savoir ce qui va se passer. On ne connaît pas, toutefois, « cette ancienne qui précède les jours d'insolence. La salle de La Monnaie est comble. Les officiers hollandais, pour montrer qu'ils n'apprennent rien, y sont nombreux et en grand uniforme. Les dames de la haute société forment avec eux un public fastueux. Mais les Belges y sont aussi en rang serré.

La représentation commence; et, tout de suite, c'est la fureur. C'est un opéra nouveau, semble-t-il, que l'on joue, tellement il apparaît formidable de sens, tant aux Hollandais qu'aux Belges. Les allusions patriotiques font balla. Est-ce à Naples ou à Bruxelles que l'histoire se passe? Bientôt, emporté par l'opéra d'Auber, les Belges frémissants commencent à élever leur enthousiasme. Chaque scène, chaque chant, chaque strophe, sont acclamés avec une ferveur grandissante. Le drame est plus dans la salle que sur la scène.

Les ovations grandissent, envahissent les couloirs et arrivent en trombe sur la foule qui s'accumule de plus en plus à l'extérieur. Celle-ci se met à répondre aux applaudissements qui lui arrivent. Elle crie, au hasard, pour soulager son cœur. Le clameur attire les gens qui passent sur le boulevard. Comme il arrive dans ces sortes de moments, ouvriers et bourgeois, éléments sains et éléments louches de la population, se mêlent, crient ensemble, s'agitent, se poussent, se bousculent. Et toujours, de la Monnaie, s'envoient des ovations enthousiastes, reprises et amplifiées, dans la rue, par des milliers de gens.

Mais aucun désordre, encore. L'entr'acte serait facilement dispersé par quelques sergents et policiers. On n'en voit point.

Napoléon I ou Vive le duc d'Orléans! Vive de Potter! Un instant, le drapeau français flotte à l'Hôtel de Ville! La confusion est complète.

La révolution, si belle à ses débuts, va-t-elle sombrer dans l'anarchie? N'est-ce pas cela qu'espèrent les autorités hollandaises, en assistant, en spectateurs, impuissantes ou impossibles, au déchaînement d'une émeute dont la brutalité, elle-même, causera sa propre ruine?

C'est, ici, qu'apparaissent ce bon sens national, ce réalisme réfléchi, cet instinctif souci du bon ordre qui caractérisent le peuple belge. Le Bourgmestre de Bruxelles est en fuite. Les magistrats civils et les chefs militaires sont introuvables. Le pouvoir est abandonné. Des nobles et des bourgeois résolu, ayant à leur tête le baron Emmanuel d'Hoogvorst, se rendent à l'Hôtel de Ville. Ils obtiennent d'un échelon d'organisations — comme en 1914, au début de la guerre — une garde bourgeoise. Ils l'arment avec des fusils pris dans les arsenaux hollandais. Une proclamation annonce le fait aux habitants. Les troupes hollandaises acceptent de rester consignées au Palais.

Le gouvernement hollandais est fini! Il a abdiqué. « La bourgeoisie, remarque Pirene, ne se souleva pas contre lui; elle prend tout simplement la place qu'il lui abandonne ou, pour mieux dire, qu'il lui offre. »

Le baron d'Hoogvorst fait preuve d'une remarquable activité et d'un sens des possibilités hors-peurs. Il inspire confiance. Les volontaires affluent. En deux jours, il en a 10.000 à sa disposition. Il leur donne des piques, des bâtons. Trois mille seulement ont un fusil. Toutes les classes sont mêlées dans ces troupes. Il y a des bourgeois en redingote et des ouvriers en blouse. Mais la bonne volonté est générale. On comprend, cette fois, que « l'amour sacré de la Patrie », ne va pas de pair avec l'anarchie. Tandis que l'ordre politique organisait ses forces, au point de vue social, des mesures étaient prises: radiation définitive d'impôts, notamment sur la morture; cartes de pain aux sans travail; suppression de secours aux émeutiers; interdiction des rassemblements; dispersion par la garde bourgeoise des groupes suspects.

Le baron d'Hoogvorst et ses collaborateurs agissent avec un tel sang-froid, les hommes d'ordre les aident avec un tel ensemble, que trois jours après la représentation de *La Muette de Portici*, le calme régnait à Bruxelles. Plus d'émeutiers. Plus d'étrangers, dans l'organisation nouvelle.

Mais à l'Hôtel de Ville flottait le drapeau brabançon, qui allait devenir le drapeau national. Ses couleurs étaient portées par la garde bourgeoise. Et, cette fois, celle-ci était bien décidée à ne plus céder la place à la Hollande, stupide et de plus en plus indécise en face d'un mouvement qui va gagner tout le pays.

AUBERT VERHAEGHE

Et soudain, c'est l'orage.
On est arrivé, sur la scène de La Monnaie, à cette fameuse scène où Massaniello et Pietro, enflammés par l'amour du sol natal, oubliant leurs querelles personnelles, se serrent févreusement les mains, dans l'exaltation d'une sainte ivresse, ils chantent l'air immortel:
Amour sacré de la Patrie
Rends-nous l'audace et la fierté;
A mon pays, je dois la vie,
Il me donna la Liberté...

A ces mots, qui prennent dans les circonstances d'aujourd'hui, une signification farouche, à ces mots qui deviennent une consigne, tous les spectateurs belges se dressent, transportés d'un saint émoi. Ils reprennent le chant suivant. Ils le répètent. Les artistes, emportés par l'élan général, le reditent à leur tour. Leur voix sont couvertes par celles des spectateurs.

Les Hollandais sont stupéfaits. Les Belges s'embrassent. Et l'irrépressible se produit... Des jeunes gens, transportés d'enthousiasme, quittent la salle, en chantant de toute leur âme. Ils courent vers la foule qui trépigne. L'homme sacré rebondit comme un roulement de tambour.

Amour sacré de la Patrie...

Un cri domine tout à coup ce tumulte, cri repris par mille voix: « Ches Van Meenen ». Et le torrent populaire, trouvant sa voie, se précipite vers le Petit-Sablon, où habitait le ministre exécutif du roi Guillaume. En route, la scène passe devant le journal officieux du régime *Le National*. En un rien de temps, l'immeuble est envahi et saisi. La multitude continue sa marche irrésistible. La maison de Léon Bagnano, le rédacteur fétri du *National*, est, à son tour, dévastée.

Surtout, les autorités semblent perdre la tête. On ne les voit pas.

Les magasins d'armuriers sont pillés. On brise les vitres des hôtels du bourgmestre, du Procureur du Roi et d'autres personnalités inféodées au régime.

Un groupe de policiers essaie d'intervenir. Il est repoussé à coups de bouteilles volées dans les cafés. La maison du chef de la police est aussitôt envahie. Tout est saisi. Des coups de feu et des gendarmes n'ont pu empêcher les troupes de se rendre sur des groupes de manifestants et ils aboutissent à la saisie d'armes.

Des heures rouges montent dans la nuit: c'est l'Hôtel de Van Meenen et du général hollandais commandant la ville, qui flambent.

Cette fois, c'est l'émeute dans tout ce qu'elle a de brutal, sans direction, sans chef, sans plan. Les figures suspectes dominent, comme toujours et priment la place des « hommes d'ordre » qui se retirent peu à peu. Commencés sous le signe des sentiments les plus nobles, le nuit finit sous la domination de la populace. Les troupes hollandaises ont battu en retraite et se sont massées sur la place du Palais. Mais n'en bougent plus.

Le lendemain, la ville est au pouvoir des émeutiers belges. La guerre sociale se professe sur l'émeute politique. Le pillage est général. On envahit, dévaste et incendie des usines où l'outillage mécanique commencent à être installé, vivement critiqué par des travailleurs ignorants.

Le désordre est complet. On chante *La Marseillaise*. On siffla le duc d'Orléans. On siffla le duc de Saxe.

Léna Bernstein bat le record féminin de durée en avion

Paris, 2 mai. — L'aviatrice Léna Bernstein a atterri au Bourget à 19 h. 45' 1/5, ayant volé 55 h. 46' 55". Elle a battu le record mondial de durée féminin détenu par Marthe Godwin.



(Kystone View et Co.)
LÉNA BERNSTEIN

Bastis, en 26 h. 47' 30" et le records de durée masculin et féminin, pour un pilote seul à bord d'un appareil.

Léna Bernstein qui avait pris l'air le 1^{er} mai à 7 h. 17, en vue de tenter de s'attribuer le record mondial de durée féminin, a pris l'air devant près de 38 heures d'une félicité extraordinaire allée à un sens parfait du pilotage. Elle a su tirer de son monoplane de 230 chevaux le maximum de ressources.

Ce n'est que par suite de l'épuisement du combustible que la courageuse aviatrice fut contrainte de mettre le point final à son exploit par un superbe atterrissage.

Entourée immédiatement sur le milieu de l'aérodrome par une note d'admiration, c'est sur les épaules de ceux-ci qu'elle vint au hangar.

Un peu lassée, mais souriante quand même, elle dit se féliciter d'avoir réussi et accepta de bonne grâce les nombreuses félicitations qui lui furent offertes.

On but à la réussite de la tentative tandis que, toujours radieuse, Léna Bernstein annonçait un prochain voyage.

— A Villeneuve (Aube), dans une mine de terre défectueuse, deux ouvriers nommés Agnès et Vincent, 45 ans, et René Gassard, 28 ans, ont été ensevelis sous un éboulement de terre. Lorsqu'on les a déterrés, ils avaient passé de vivre.

Scènes du Premier Mai à Paris



En haut: QUELQUES MANIFESTANTS ARRÊTÉS. Dans le médaillon: UNE MARCHANDE DE MUGUET. A droite: UNE PATROUILLE DE CAVALERIE.

BILLET PARISIEN

Le Centenaire de l'Algérie française

(DE NOTRE RÉDACTEUR SPÉCIAL)
PARIS, 2 MAI (Midi). — Le voyage du Président de la République en Algérie revêt une haute signification qu'il importe de ne pas ignorer; il montre qu'à travers les vicissitudes des régimes politiques les plus divers et en apparence les plus opposés, la France a su garder dans son action sur la carte du monde une continuité de vues qui fait la force et la dignité de notre pays. La conquête de l'Algérie, dont on fête cette année le centenaire, est l'œuvre de la France plus encore que celle d'un régime. Elle a été possible au prix d'un dévouement complet à la Patrie de la part de tous ceux — chefs et soldats — qui sont les artisans de la conquête.

A l'occasion de cette commémoration, on se plaît à rappeler les épisodes glorieux de cette conquête, que le recul de l'histoire enveloppe d'une atmosphère d'épopée. On s'étonne du nombre de ses héros, de la valeur des caractères, des prodiges de patience et d'intelligence qu'évoquent ces lumineux souvenirs. On s'en étonne, disons-nous. Mais en a-t-on le droit quand l'histoire récente se présente à nous aussi riche d'actes généraux et sublimes, aussi fertiles en héros?

Aucun doute: les poilus de la Grande Guerre et les merveilleux soldats qui ont arrosé de leur sang la terre marocaine sont bien les dignes descendants des conquérants d'Alger.

Cet anniversaire sera donc l'occasion de magnifier, non pas seulement les combattants de 1830, mais encore leurs continuateurs et leurs émules. Cette conquête d'ailleurs est glorieuse, non pas seulement par les faits d'armes qui marquèrent nos victoires, mais encore par l'œuvre de civilisation qui les a suivis et qui n'a pas exigé moins de courage et de volonté. Si la France avait borné son effort à la conquête militaire, sans s'accrocher au terrain, sans organiser cette conquête, elle aurait fait œuvre vaine. Des nations ont ainsi gaspillé de magnifiques énergies humaines sans nous les avoir pas livrées. L'ouvrage de hommes de 1830 a été continué de telle façon que c'est toute l'Afrique du Nord qui bénéficie aujourd'hui de la civilisation française.

Les fêtes algériennes seront avant tout la célébration du génie colonisateur de la France.

Un macabre accident dans l'Oise

Clermont, 2 mai. — Un macabre accident s'est produit sur la route nationale de Paris-Amiens, entre les communes de Breteuil et de Beauvois, dans la côte de Beauvois.

Un corbillard automobile, venant de Saint-Brisce et transportant la dépouille mortelle d'un habitant de cette localité, était arrêté par suite d'une crevasse.

Soudain, survint un camion automobile de la maison Laderrière, de Béthune, conduit par le chauffeur Marcel Coquepot, qui par suite de l'inattention de ce dernier, vint tamponner l'arrière du char funéraire. Le choc fut des plus violents et immédiatement suivi de l'explosion d'un des réservoirs d'essence.

En quelques instants, les deux véhicules furent envahis de flammes et c'est à grand-peine que, grâce à des extincteurs, on put circonscire l'incendie.

Le corbillard, aux trois-quarts consumé, fut transporté à la mairie de Beauvois.

D'autre part, on a conduit à Breteuil M. Henri Bargaïsse, trente-cinq ans, neveu du défunt, qui accompagnait le corps. Au moment de l'accident, M. Bargaïsse, ayant mis pied à terre, se chauffait devant le radiateur. Il fut renversé et passa sous l'auto. Il se plaint de fortes douleurs dans le ventre et la poitrine. Son état est grave. Quant aux deux véhicules, ils sont en piteux état.

Le lait à 1 fr. 50 à Paris

La Fédération des Coopératives et Syndicats laitiers de la région de Paris, réunie sous la présidence de M. Marcel Donq, ingénieur agricole, sénateur, a examiné les conditions actuelles du marché du lait.

Tenant compte de l'augmentation de la production et de l'importance des arrivages, elle a décidé que le prix du lait au détail, à Paris, serait abaissé de 1 fr. 60 à 1 fr. 50 le litre, à partir du dimanche 4 mai 1936.

Une nouvelle libéralité de M. Rockefeller à l'Université de Paris

Paris, 2 mai. — On sait qu'à la suite d'un voyage d'études fait aux Etats-Unis par M. André Honorat et M. Jean Brunet et après avoir pris connaissance d'un rapport d'ensemble dont ils l'avaient alors saisi, M. John D. Rockefeller avait consenti à la Cité universitaire de Paris, à la date du 17 juillet 1928, une magnifique libéralité de deux millions de dollars, soit cinquante millions de francs pour la construction du bâtiment destiné à loger ses services généraux et à offrir aux étudiants de ses diverses fondations, un foyer commun, restaurant, bibliothèques, salles de culture physique, salle de conférences, salle des fêtes, salle de réunions, etc.

L'étude minutieuse des plans de ce bâtiment fit cependant apparaître que, pour réaliser le programme dressé par MM. Honorat et Brunet, cette somme, si considérable qu'elle fut, serait insuffisante. M. Rockefeller convia en conséquence M. André Honorat à venir, cet hiver, à New-York, en compagnie de l'architecte de la Cité universitaire, M. Lucien Bodmann. A la suite des entretiens qu'il eut avec eux et avec ses conseils, M. Rockefeller a décidé de porter sa libéralité à trois millions et demi de dollars, soit quatre-vingt-cinq millions au lieu de cinquante.

Ce geste d'une largesse sans précédent ne pourra manquer de rendre plus vive encore la gratitude que M. Rockefeller s'était acquise partout, en France, dans le monde des Sciences, des Lettres et des Arts.

M. Doumergue a quitté Paris pour se rendre en Algérie

Paris, 2 mai. — Le président de la République a quitté Paris, ce soir, à 19 h. 2, pour aller s'embarquer, demain, à Toulon à 14 h. 15, à bord du *Duquesne*, qui doit le conduire en



(Photo H. Masnaud.)
M. DOUMERGUE

Algérie où il va assister aux fêtes organisées à l'occasion du centenaire.

A l'arrivée de M. Gaston Doumergue, à la gare de Lyon, les honneurs militaires lui ont été rendus par une compagnie de la Garde républicaine. Le chef de l'Etat a été reçu par M. André Tardieu, les ministres et sous-secrétaires d'Etat, le baron de Gaiffier d'Hostroy, ambassadeur de Belgique.

M. Gaston Doumergue, après s'être entretenu pendant quelques minutes avec les personnalités présentes, leur a serré la main, puis il a été conduit à son wagon-salon dans lequel il a pris place en compagnie de MM. J.-L. Duménil, ministre de la Marine; Fernot, ministre des Travaux publics; P.-E. Flaminio, ministre du Commerce; Laurent-Eynac, ministre de l'Air; Rollin, ministre de la Marine marchande; le maréchal Franchet d'Espèrey, qui l'accompagne dans son voyage.

Lorsque le train présidentiel s'est mis en marche, les nombreux voyageurs qui assistaient au départ, ont chaleureusement acclamé le chef de l'Etat. MM. Paul Doumer, président de la Chambre et Fernand Bouisson, président de la Chambre des députés, ont précédé le président de la République à Alger, où le dimanche 4 mai, entourés des membres des bureaux de la Chambre et du Sénat, ils le recevront à son arrivée à 9 heures.

M. André Tardieu, qui ne peut se rendre en Algérie avec M. Doumergue, a chargé M. René Masaut, sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur, de saluer le chef de l'Etat au moment de son arrivée sur la terre africaine.

Un motocycliste tombe dans une station de métro à Berlin

Berlin, 2 mai. — Un accident extrêmement grave et dramatique s'est produit près d'Hermsplatz, à Neukolln, un peu après une heure du matin.

Un motocycliste roulait à folle allure sur la chaussée de Kettub, quand, à hauteur de l'Hermsplatz, il perdit subitement la maîtrise de la machine, à 80 kilomètres à l'heure, monta sur le trottoir et fut précipité avec sa moto dans la sortie d'une station de métro.

La fatalité voulut qu'un même instant des voyageurs, qui descendaient du dernier train et qui, par conséquent, étaient assez nombreux, montassent l'escalier. La collision fut épouvantable.

Le motocycliste et deux voyageurs furent tués. Trois autres furent grièvement blessés et une dizaine plus légèrement.

Après la bagarre de la rue des Longues-Haies à Roubaix

Nous avons relaté hier dans tous ses détails la bagarre qui s'est déroulée rue des Longues-Haies entre communistes et représentants de l'autorité et au cours de laquelle un brigadier de police, M. Barrat, et un gendarme, M. Aubry furent blessés par les manifestants.

Attenté par des coups de pieds au ventre, l'agent Barrat a été transporté à son domicile. Son état ne présente aucun caractère de gravité, pas plus d'ailleurs que celui du gendarme Aubry. Ce dernier, qui avait été hospitalisé à « La Fraternité », a été transféré vendredi à l'hôpital militaire de Lille.

Un troisième policier a aussi été la victime des communistes, c'est M. Léon Roussaud, notre sympathique chef de la stred. S'étant jeté au plus fort de la bagarre, il reçut au ventre de nombreux coups de cannes, de ces grosses cannes actuellement à la mode et qui étaient maniées à la façon de balonnettes.

Bien que souffrant beaucoup, M. Roussaud termina entièrement son service, mais vendredi matin, il lui fut impossible de se lever et M. le docteur Marchand, appelé à lui donner des soins, releva de nombreuses contusions dans la région abdominale. Huit jours de repos seront nécessaires au blessé pour se remettre. Vendredi après-midi, M. Desmettre, commissaire-central de police, qui fut le premier témoin oculaire de la bagarre, a été entendu par M. Glorian, juge d'instruction. A la suite de cette déposition, le Parquet a décidé d'ouvrir une instruction contre l'incanonn, pour outrage et rébellion envers des agents de l'autorité dans l'exercice de leurs fonctions. M. Malot, commissaire de police du 3^{em} arrondissement, a été chargé de l'enquête.

La préméditation n'a pas été relevée jusqu'à présent, bien qu'elle soit à peu près certaine. Ne vit-on pas jaillir subitement et alors que rien ne le faisait prévoir, tout un stock de cannes et quantité d'autres armes de fortune tels que grosses billes, briques et même un pigeon d'engrenage attaché à une tresse de corde à broche? Cette arme terrible fut jetée par son possesseur, qui craignait probablement une rafale — dans une maison et au travers d'un carreau.

De nombreux spécimens de ces armes ont été ramassés sur les lieux de la bagarre, ainsi que plusieurs hampes brisées de drapeaux ou de pancartes. Dans de telles dispositions d'esprit, il est étonnant qu'il n'y ait pas en plus de victimes, ceci grâce sans doute à la fermeté montrée par les délégués de l'ordre public.

En attendant, les enquêteurs recherchent activement les auteurs de ces actes, ainsi que l'orateur qui voulut prendre la parole rue des Longues-Haies, et qui fut la cause initiale de la bagarre.

Les manifestants, au nombre d'un bon millier, étaient composés de communistes roubaixiens, de tourquennois et halluinois qui l'on avait amenés en auto-car. Il s'y trouvait aussi quelques communistes lillois arrivés à Roubaix en taxi. Il eut été plus sage d'interdire cette concentration et de ne laisser partir en cortège que les Roubaixiens. La bagarre ne se serait certainement pas produite dans ce cas.

Inutile de dire que cette échauffourée a fait grand tapage dans la populeuse rue des Longues-Haies.

LE RAID DE MERMOZ

Marseille, 2 mai. — L'aviateur Mermoz, accompagné de MM. Baujag, Dabry, Gimie et Bidaud, a pris son vol ce matin, à 5 h. 7, de Saint-Laurent de la Salangue pour Saint-Louis du Sénégal, via Kenitra.

A 6 h.15 l'hydravion de l'aviateur Mermoz passait à hauteur de Barcelone; à 7 heures, à hauteur de l'embarcadere de l'Ébre; à 8 h. 35, à hauteur du cap San-Antonio. L'aviateur a envoyé par T.S.F. les messages suivants:
A 8 h. 58 : « Sommes à hauteur d'Alcanta. Malgré le mauvais temps, nous continuons sur Kenitra. »
A 9 h. 50 : « Survolons le cap Lako. »
A 10 h. 10 : « Passons Garrucha. Tout va bien. »
L'aviateur Mermoz a améri à Kenitra, à 15 h. 10.

M. PH. BUNAU-VARILLA REÇOIT UNE MÉDAILLE D'OR



(Wide World photos)
M. PH. BUNAU-VARILLA

M. Harriot a remis la médaille d'or de la ville de Lyon à M. Philippe Bunau-Varilla, inventeur de la vaccination des eaux pour la protection contre la fièvre typhoïde, procédé qui fut appliqué à Lyon pour la première fois.